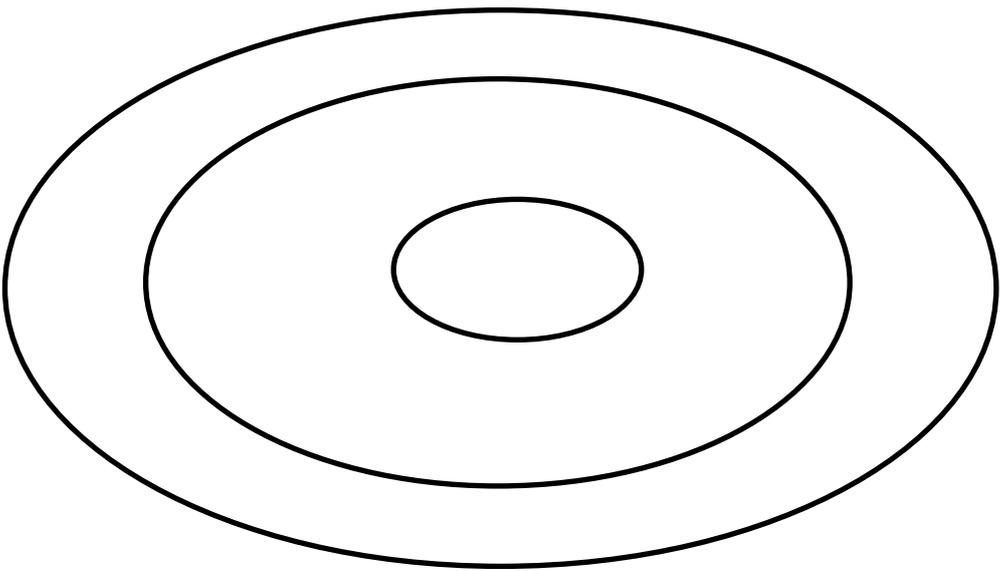




Activité 1 - Tes émotions au coeur des médias

Quels sont les faits d'actualité qui t'ont marqués le plus ces derniers mois ? Pourquoi ? Complète la cible.





Activité 2 - L'émotion du journaliste au regard des genres journalistiques

Définis ces termes et trouve un exemple en indiquant le numéro de page du journal choisi.

Information rapportée

Brève ou nouvelle : Ex. :

.....
.....

Reportage : Ex. :

.....
.....

Compte rendu : Ex. :

.....
.....

Interview : Ex. :

.....
.....

Portrait : Ex. :

.....
.....

Information expliquée

Analyse : Ex. :

.....
.....

Enquête : Ex. :

.....
.....

Information commentée (tendance subjective)

Éditorial : Ex. :

.....
.....

Chronique : Ex. :

.....
.....

Critique : Ex. :

.....
.....

Billet : Ex. :

.....
.....

Caricature : Ex. :

.....
.....

Commentaire : Ex. :

.....
.....



Activité 3 - Posture du journaliste : l'information au service de l'émotion

Complète le tableau après avoir découvert les trois reportages.

Reportage	Knokke	Eldin reporter	Prison
Présence ou absence du journaliste			
Type d'information (enquête, interview, commentaire, etc.)			
Ton			
Relation à l'interviewé			
Discours (pronom, construction des phrases, etc.)			



Activité 4 - Le journalisme immersif

Lis cet article en réfléchissant à la question : « faut-il se faire passer pour quelqu'un d'autre pour faire du journalisme ? »

pratique de l'immersion en temps de crise

Florence Aubenas, Rue89, Publié le 21/02/2010

Pendant 6 mois, elle s'est mise dans la peau d'une femme de ménage, parce que dit-elle « les médias ont du mal à rendre le réel ».

Dans le sillage du journaliste allemand Günter Wallraff, du Français Hubert Prolongeau et de quelques autres, Florence Aubenas s'est immergée en milieu précaire, et a cherché un emploi. Résultat : un livre saisissant, et des questions sur une pratique efficace. Entretien.

« Se laisser porter par la vie », « reprendre un temps normal », et « parler de la crise par ceux qu'elle touche » : voilà ce que Florence Aubenas [précision : Florence Aubenas est actionnaire minoritaire de Rue89, NDLR] a décidé de faire.

Entre février et juillet 2009, elle a pris un congé sans solde à son journal (Le Nouvel Observateur), changé sa couleur de cheveux, et est partie voir la situation de l'emploi à Caen. Avec en poche ses vrais papiers et un CV avec un léger trou, elle s'est mise dans la peau d'une femme de ménage et a cherché un travail.

Des journalistes comme modèles

Quand l'idée de cette expérience lui est venue, Florence Aubenas avait lu les ouvrages qui font autorité sur la pratique de l'immersion. Comme « Tête de Turc » (1986) où le journaliste allemand Günter Wallraff prend pour nom Ali Sinirlioglu, et se fait passer pour un Turc à la recherche d'un emploi. Ou le travail d'Hubert Prolongeau dans « Sans domicile fixe » (1997), inspiré de la même méthode.

Le quotidien d'une femme de ménage

A Caen, elle s'installe dans une petite chambre (loyer : 348 euros) et se plonge dans le quotidien d'une femme de ménage : agences d'intérim, entretiens à Pôle emploi, boulots difficiles...

Dans le reportage que la journaliste tire de cette expérience, elle raconte un monde dont on sait qu'il existe (« je ne prétends pas avoir découvert la précarité ! »), mais dont on ignore ses existences marquées par la perte d'un emploi, et plus encore par la peur de le perdre.

Il y a Marilou, 20 ans. Elle a deux boulots, dans le ménage. Des CDD. Auxquels vient s'ajouter un troisième emploi. Des « heures » à des horaires impossibles. 200 euros touchés lorsqu'elle démissionne. Un « parachute doré », dira son employeur.

Il y a Philippe, rencontré à un forum pour l'emploi. Chômeur. Lucide. Pour lui, perdre son travail, ce n'est pas la mort. À condition de tout accepter ensuite. Accepter de repartir de zéro.

Victoria, l'amie, ancienne syndicaliste qui fait claquer le mot « femme de ménage » bien fort quand on lui demande ce qu'elle faisait plus jeune. Et tant d'autres.

Tout accepter, ce sont des horaires absurdes, tous les jours, toutes les nuits ; des conditions que l'employeur sait que vous n'êtes pas en mesure de négocier. Des jambes en compote, la fatigue et l'indifférence. Ces clients qui lorsqu'ils vous rencontrent ne savent plus où regarder.

Un reportage qui a de la voix

Sans pathos, Florence Aubenas restitue la violence du travail précaire sans jamais oublier les amitiés qui s'y créent, le courage de recommencer tous les jours sans se départir de sa drôlerie et de son courage. Le livre est à l'avenant : écrit au présent (un temps cash), elle présente les faits avec légèreté et fidélité, laisse ses « témoins » dire la gravité de la situation, de la crise, et de la vie.

Elle les laisse aussi dire les contrats qu'ils passent entre eux, faute d'en avoir d'autres : la solidarité, l'écoute, les discussions. De nombreuses discussions inattendues jalonnent le livre. Comme cette accompagnatrice, Mme Astrid, dont le romancier préféré est PPDA.

L'expérience n'était pas aisée : observatrice aisée (parisienne, pas précaire) et participante, elle a transformé cette immersion pied de nez en reportage. Et s'est arrêtée dès qu'on lui a proposé un CDI, pour ne prendre le travail de personne.

Trop de médiatisation ?

Ce livre est écrit par une journaliste qui est devenue un vrai personnage depuis sa détention (un livre en 2007). Et qui a été fort médiatisée cette semaine. Son visage, connu de tous durant la guerre en Irak, a été en couverture du Nouvel Obs pour annoncer la sortie de ce livre.

Trop de médiatisation ? Florence Aubenas le reconnaît, sa détention l'a rendue célèbre. Elle dit n'en avoir que les aspects positifs : on s'intéresse à son travail, là, à son livre.

Comme elle le dit dans l'interview, et comme le prouve son livre, « les médias ont du mal à rendre le réel », surtout lorsqu'il est immatériel (précarité, pauvreté). Le procédé utilisé (immersion) génère aussi un procédé

(la narration) et un tempo (laisser la vie opérer) qui ne sont plus possibles dans la presse d'aujourd'hui. Ce genre d'immersion fera obligatoirement penser aux livres de William T. Volmann sur la violence et sur la

pauvreté. Le genre de livres qui font penser que l'écriture est la plus belle des empathies.

<http://blogs.rue89.nouvelobs.com/cabinet-de-lecture/2010/02/21/florence-aubenas-pratique-de-limmersion-en-temps-de-crise-139696>

Ta position :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....



Activité 5 - Journaliste sans règle professionnelle

Raconte la même histoire en changeant de posture.

Explication du ton Mise en récit	Posture de journaliste « classique » :	Posture de journaliste « accidentel » :	Posture de journaliste « citoyen » :
<i>Exemple : Une personne meurt dans un accident de voiture.</i>	<i>Hier soir, à la sortie Sambreville sur l'E42 en direction de Liège, un homme de 24 ans est décédé dans un accident. Il a embouté la berne centrale.</i>	<i>Voici à quoi ressemble la voiture de Bernard, 24 ans, après avoir percuté la berne centrale.</i>	<i>Bernard, 24 ans, fort investi dans le hip hop sambrevillois, père de 2 enfants, a trouvé la mort dans un accident de voiture hier, en revenant d'une fête de famille.</i>
La fête intervillages s'organise le we prochain.			
Un tsunami vient d'arriver à Taiwan.			
Un groupe extrémiste vient de lancer l'assaut dans un pays d'Afrique du Nord.			



Activité 6 - L'angle personifié

Lis cet article en réfléchissant aux raisons pour lesquelles ce récit t'a touché.

J'ai failli mourir quelque part entre la Somalie et Lampedusa

novembre 20, 2013, par Hassan Ali, selon les propos rapportés de Sean Williams

Hassan Ali est un Somalien de 23 ans qui a survécu aux fusillades et à la pauvreté dans son pays natal avant de décider il y a quatre ans, en 2009, d'embarquer pour le Tahrib, le périlleux voyage entre l'Afrique subsaharienne et l'île de Lampedusa, territoire italien. Chaque année, des milliers de Somaliens font ce trajet, et le mois dernier, il a fait les gros titres après qu'un bateau a pris feu avant de chavirer – c'était le 3 octobre – tuant au passage plus de 300 candidats à l'immigration. Huit jours plus tard, un autre navire a chaviré dans un accident où ont péri au moins 34 personnes. Ici, Hassan parle de sa vie avant le voyage et des horreurs qu'il a vécues tout au long de son parcours en direction du continent européen.

Le cannibalisme n'a pas commencé avant notre deuxième voyage en bateau, entre la Libye et Lampedusa. Nous avons déjà fait dix jours de voyage, les gens mourraient jour après jour à cause du manque de nourriture. J'avais déjà vu un mec couper un morceau de chair dans le corps d'un autre homme. Je suis toujours l'un des plus chanceux. J'ai grandi à Beled Hawo, près de la frontière kenyane. J'aime ma ville, mais la vie là-bas était de moins en moins heureuse. Je vivais dans un appartement avec mes parents, une sœur cadette, et deux frères plus âgés. Quand j'avais dix ans, les combats entre clans ont commencé. Un après-midi, alors que j'étais à la mosquée, une fusillade a éclaté à l'extérieur. Des balles volaient partout. J'étais tout seul et je ne savais pas quoi faire ; j'essayais – je crois – de trouver un moyen de sortir, mais les balles arrivaient de tous côtés. J'ai finalement trouvé un moyen de m'échapper et j'ai couru vers chez moi ; juste avant que je rentre, deux gars avec des AK-47 se sont mis à me tirer dessus. J'ai esquivé les balles, couru à l'intérieur, et je me suis effondré dans les bras de mes parents. Après cinq heures de fusillades, le combat s'est finalement arrêté. J'ai su que mon avenir n'était pas à Beled Hawo.

J'ai toujours rêvé d'être astronaute. La nuit, je regardais les étoiles et la lune et je me disais qu'un jour, moi aussi je serai parmi elles. Ce genre de rêve ne peut jamais se réaliser pour un Somalien.

J'ai entendu parler du *Tahrib* pour la première fois à la radio quand j'avais 19 ans. Il y avait des gens en Europe qui parlaient de leur nouvelle vie et de comment ils avaient réussi à rejoindre l'Europe, en bateau. Ça avait l'air possible. Au bout de quelques mois, j'ai dit à mes parents que moi aussi je comptais partir. Ils étaient terrorisés. « Tu es fou ? ma mère m'a

dit. Tu es un jeune garçon, qu'est-ce qui te prend ? » Je leur ai dit que je pensais que le Tahrib était mon seul moyen de faire quelque chose de ma vie, que je ne pouvais trouver une vie meilleure qu'en Europe. Ils pensaient que je disais ça comme ça. Lorsque je les ai appelés depuis le bateau deux semaines plus tard, ils étaient terrifiés.

Les *Mukhalas*, ce sont les gens qui vous connectent à ce type de business. Ils font partie des pires personnes de Somalie. Le gars qui m'a lancé sur le Tahrib n'était pas différent d'eux. C'était un gars malhonnête, méchant, et connu dans la ville pour être un voleur doublé d'un bandit. C'est via cet homme que j'ai trouvé quelques autres personnes qui cherchaient aussi à faire le voyage. Ils avaient tous peur de lui, et me racontaient des histoires horribles à son sujet. J'essayais de ne pas y penser. J'aurais dû faire marche arrière, mais j'ai quand même payé 580 euros pour le Tahrib ; ce sont mes amis et ma famille qui me les ont donnés, sans jamais me demander ce que je voulais en faire.

Notre premier voyage reliait Beled Hawo à Bosaso, une ville portuaire de la côte nord-somalienne. Ça n'a pas été le pire voyage, mais nous n'avions – déjà – rien à manger. Les gens qui nous conduisaient étaient cruels, ils nous criaient dessus et frappaient certains des voyageurs sans raison. Je n'étais qu'un gamin – c'est pourquoi ma ville natale me manquait déjà. Dans ce bateau, tout le monde semblait si triste, démuni, même si tous venaient de partir pour une nouvelle vie passionnante.

Arrivés à Bosaso, par une température étouffante, les gens qui nous conduisaient ont continué à nous dire que le voyage serait « confortable » et que notre bateau serait « propre et spacieux ». Mais quelques jours après, quand il est arrivé, nous avons été horrifiés : c'était une vieille épave délabrée et trop petite pour transporter notre convoi de dix personnes. Pendant deux jours, nous sommes restés entassés à l'intérieur de ce petit truc, à dormir les uns sur les autres. Parmi nous, deux personnes ont été à deux doigts de s'étouffer sous le pont, mais le capitaine et son équipage, fusils sous le bras, les ont forcés à se taire, ou sinon : « On vous lance par-dessus bord, bande de connards ! »

À un moment, j'ai appelé mon frère pour lui dire que j'étais en train de faire le Tahrib. Il était horrifié, incapable de parler. Voyant que j'étais en possession d'un portable, ma famille m'a appelé durant tout le voyage pour s'assurer que j'allais bien. Ils en profitaient pour me rappeler toutes les histoires

horribles dont il était question au pays. J'avais la nausée.

Quand on a débarqué en Libye, les choses n'ont fait qu'empirer. J'ai passé la frontière avec quatre hommes et cinq femmes, tous épuisés par les journées consécutives passées sans nourriture, ni sommeil. On nous a sommés de nous rendre dans une petite ville du désert, mais sur le chemin, une vingtaine d'hommes armés nous ont capturés. On pensait qu'ils étaient gardes-frontières. Quand ils se sont mis à torturer certains d'entre nous, nous avons compris qu'il s'agissait de voyous touareg.

Nous avons été attachés les uns aux autres dans la chaleur insoutenable du désert sept jours d'affilés. Les kidnappeurs ne nous ont quasiment rien donné à manger et ont menacé les femmes, en leur disant qu'on les violerait si elles ne se tenaient pas à carreau. Lorsqu'on s'est enfuis – après que nos parents leur envoient 250 euros par personne libérée –, on a découvert que ces allégations étaient vraies. Tout ce que je souhaitais, c'était de retourner à Hawo Beled, avec mes parents. Je ne m'inquiétais plus de savoir si je pouvais entrer dans l'UE ou non. Même si, par miracle, nous avons survécu au voyage, comment les Européens nous auraient-ils traités ? Aurais-je obtenu un visa ? M'aurait-on jeté en prison ?

Il nous a fallu dix jours pour trouver un bateau libyen en direction de Lampedusa. C'est là que la vraie horreur a débuté. Il n'y avait que du pain et quelques biscuits à bord, et l'abominable chaleur, toujours. Les gens tombaient raides morts les uns après les autres

et le capitaine ne s'en souciait guère. Les gens se sont mis à manger les morts : un film d'horreur, voilà ce que c'était. Ça a duré trois jours. J'ai cru que plusieurs années s'étaient écoulées.

Tout le monde sait que les politiciens d'Europe et d'Afrique ne s'intéressent pas au Tahrir – ce n'est pas dans leur intérêt. Si c'était le cas, tous ces gens ne seraient pas morts en mer près de Lampedusa le mois dernier. En revanche, et c'est là le vrai problème, personne ne se penche non plus sur la violence et la pauvreté qui m'ont conduit à fuir la Somalie.

Les gens que j'ai rencontrés par la suite m'ont dit que Lampedusa était magnifique. Je n'en ai aucune idée. Je peux à peine me souvenir du paysage, barré par les clôtures du camp. Mais, *Alhamdulillah*, je suis arrivé là-bas vivant et, étonnamment, j'ai obtenu un visa italien au bout de trois mois après avoir été détenu dans le camp. Certaines personnes avec lesquelles j'ai voyagé ont attendu des années – d'autres n'ont en jamais eu. J'aime l'Italie. J'y ai vécu trois ans et je m'en suis sorti en faisant plusieurs jobs. Je ne serai jamais astronaute, mais l'Italie m'a permis de reconstruire ma vie. Je suis de retour en Somalie maintenant – pas à Beled Hawo, mais dans une autre ville. J'espère que je pourrai visiter l'Italie à nouveau un jour. Et j'espère que personne n'embarquera plus jamais pour le Tahrir.

<http://www.vice.com/fr/read/immigrant-voyage-somalie-lampedusa>

Réponse :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Choisis un article dans un journal. Focalise-toi sur une personne de l'histoire et sur les émotions qu'elle pourrait ressentir. Réécris l'article en 5 lignes.

.....

.....

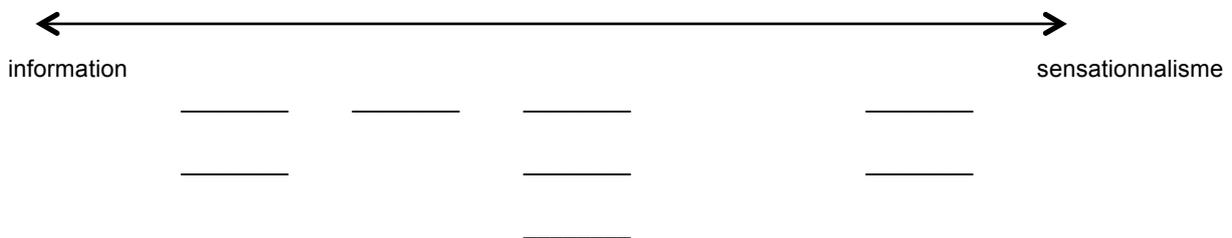
.....

.....

.....



Activité 7 - À la limite du sensationnalisme



Activité 8 - L'information au service de l'empathie

Lis l'article et réponds à la question ci-dessous.

« Par exemple, le journalisme d'intérêt humain aura plus tendance à contenir des histoires à propos des vies et des expériences d'individus spécifiques – souvent en termes très émotionnels – et cherchera souvent à générer de l'empathie auprès du public. Par l'intermédiaire d'histoires d'intérêt humain, nous pouvons mieux comprendre l'expérience de personnes qui peuvent nous être très distantes, mais qui vivent des émotions et des combats auxquels nous pouvons nous identifier. Partager les histoires des survivants de l'épidémie d'Ebola, des victimes du tremblement de terre à Haïti, et des enfants vivant dans des camps de réfugiés en Syrie par exemple, est souvent considéré comme une façon de rendre ces événements vivants pour les publics. De nombreux reporters à qui sont décernés les prix journalistiques les plus prestigieux, comme le prix Albert Londres en France et le prix Pulitzer aux États-Unis utilisent précisément ce type

de mise en récit personnalisée afin de dramatiser les sujets souvent très complexes qu'ils couvrent, comme les problèmes et enjeux des guerres civiles, des découvertes médicales et des changements dans l'industrie de la pêche mondiale. Certains chercheurs ont suggéré que ce type de mise en récit peut engendrer de la solidarité qui nous aidera à devenir plus cosmopolites – c'est-à-dire davantage capables de comprendre notre propre identité en tant que membres d'une communauté mondiale. Dans ce cas, les allégeances dépasseraient l'État nation dont nous sommes citoyens. »

WAHL-JORGENSEN K., "L'émotion dans l'information médiatique" dans BOUKO C. *et al.* (dir.), *Vivre ensemble dans un monde médiatisé*, Bruxelles, 2016, p111.

Cite trois idées qui peuvent susciter l'empathie ressentie lors de la lecture de l'information

1.
2.
3.



Activité 9 - S'exprimer dans les journaux pour émouvoir

Quel sujet te touche et n'est pas médiatisé ? Réalise avec deux autres élèves un article d'opinion ou d'analyse sur ce sujet.

Sujet :

Article :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....



Activité 10 - L'information qui pousse à agir

Indique le brainstorming fait au tableau avec la classe.

Fait d'actualité

Ressenti

Action